

TALLEYRAND.

LES GRANDES FIGURES DE L'HISTOIRE.

M. Frédéric Lée, l'érudit historien, à qui nous devons des livres si savoureux sur le Second Empire...

Un grand homme d'Etat déploya dans sa diplomatie, dans sa maîtrise, plus de finesse que Charles-Maurice de Périgord...

Talleyrand avait franchi le pas de sa trente-cinquième année. Sa raison avait mûri et s'était fortifiée au soleil de la seconde jeunesse.

Un mot sorti de sa bouche, un de ces mots trouvés, comme il excellait à les détacher au bon moment, avait trahi sa présence.

La lice était ouverte, où se faisaient face les adversaires, l'un si turbulent et fougueux, l'autre si flegmatique, Mirabeau s'écria :

— Attendez, je vais vous enfermer dans un cercle vicieux. — Vous voulez donc m'embrasser ?... avait répondu Talleyrand, qui, lui-même, était loin de passer pour un exemple de vertu.

Tout la diplomatie, la toute maîtrise de Talleyrand sont contenues dans le trait suivant : Sous le Consulat, Talleyrand avait été nommé ministre des relations extérieures.

On attendait cette signature impatientement à Paris; le ministre des relations extérieures l'eut en main, avant le Premier Consul. C'était l'entente rétablie, les maux de la guerre suspendus.

Il jugea préférable, supplantant de ménager l'attention du Premier Consul sur les détails du jour, d'une moindre importance, dont celui-ci n'aurait pas daigné s'occuper ensuite.

— Ah ! parce que vous ne m'auriez pas écouté sur tout le reste. Quand vous êtes heureux, vous n'êtes pas abordable.

Le Premier Consul n'ajouta pas un mot. — Ayant deviné en Bonaparte le génie de Napoléon, Talleyrand s'attacha à la fortune de l'Empereur qui le nomma grand chambellan.

En la nouvelle maison impériale, la dite fonction n'était pas purement honorifique. Elle ne consistait pas uniquement à recevoir, aux jours de fête, un superbe costume cramoisi brodé d'argent.

un personnage agissant. Il enveloppait dans ses attributions tout le service de la chambre, celui de la garde-robe, des spectacles de la Cour, les réceptions exceptionnelles et les cérémonies, la musique de la chapelle, les chambellans de l'Empereur et ceux de l'Impératrice.

Une grande dame polonoise, pendant les fêtes qui furent données, en 1801, à Varsovie, n'avait pas vu sans déplaisir M. de Talleyrand, ministre des affaires étrangères et le plus respecté des diplomates.

— Tout n'était pas aussi laborieux dans son office. Par aventure, il y cueillait des passe-temps propres à distraire son regard et sa pensée, comme en la circonstance suivante.

A l'une de ses audiences du matin, il vit entrer une de ces dames nouvellement nommées aux charges de Cour, et qui venait, à ce titre, prêter serment entre ses mains.

— Madame, lui dit-il en souriant, voici une jupe bien courte pour un serment de fidélité ! De temps en temps, comme pour rafraîchir une atmosphère toujours embrasée du feu des batailles, s'employait le cérémonial des fêtes de la Cour.

L'une de celles-là, célébrée le 16 décembre 1804, endetta la ville de Paris pour plusieurs années. Heureuse ville ! Heureux peuple ! On eut à se souvenir longtemps aussi de l'apparat exceptionnel dont fut environné le mariage de la princesse Stéphanie Tascher de la Pagerie, et du prince de Bade.

— Monsieur va au second ? — Oui, M. Duroc n'y est pas ? — M. Duroc ?... je me disais bien ; monsieur ne sait pas encore.

— Je ne sais rien ; j'ai été absent. — Quel est-il ? — Est-ce quelque chose à M. Duroc ? — Il est mort voici huit jours.

M. Duroc était un antiquaire de mes amis, qui avait entassé, dans son appartement, près de Saint-Louis en l'île, une collection fort estimable de portraits, tous du XVIIIe siècle, de la fin du XVIIIe et du début du XIXe.

— Au temps où l'Empereur n'en avait pas encore brisé avec lui sur les formes de l'urbanité, il savait esquiver les détails gênants par l'agrément d'un trait d'esprit, qui lui permettait de glisser sur le reste, ou par une flatterie d'autant plus adroite, qu'elle n'avait pas l'air d'en être une.

— Monsieur de Talleyrand, on prétend que vous êtes fort riche. — Oui, sire. — Mais extrêmement riche. — Oui, sire. — Comment avez-vous fait ?

— Il est vrai, sire ; mais j'ai racheté la veille du 18 Brumaire tous les fonds que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le lendemain.

— On n'en fait encore rien. Un matin, sa femme de ménage, à peine arrivée, est redescendue dans notre loge, comme une folle.

— Qu'est-ce que vous avez, madame Marie ? que je lui ai dit. — Venez vite, qu'elle me répondit ; je crois que M. Duroc vient de passer.

— J'étais tellement saisi que je ne pouvais pas parler ; mes jambes tremblaient. Je monte tout de suite derrière elle, j'entre dans le cabinet de M. Duroc.

vous avez l'air de savoir mieux nager... — On n'embarrassait jamais Talleyrand. Ces mots dits, il baissa la main de Mme de Staël, quitta le Salon, monta en voiture, et se fit conduire chez Mme de Flahaut.

— Un jour que, voyageant à l'étranger, il était descendu dans une façon d'auberge, pompeusement baptisée : l'Hotel de l'Empereur romain, il lui arriva une petite aventure de voyage.

— En ce même lieu logeait un homme assez jeune et qui se mêlait d'écrire pour des librairies hypothétiques. On avait échangé des propos de table d'hôte, et l'inconnu avait profité de l'occurrence pour prier M. de Talleyrand, dont le goût lui paraissait sûr et fin.

— Pendant une nécessité d'argent l'ayant poussé dehors, il s'était rendu chez son banquier afin d'y prélever sur son crédit, fort mince à l'époque, une quinzaine de louis environ.

— Dans le trouble que lui cause ce réveil brusque, il lui fait signe de prendre l'objet sur la table, lui crie avec humeur : « Bon voyage ! » Il retourne dans son lit et reprend le sommeil interrompu.

— D'autres gens eurent à supporter, plus tard, les conséquences de cette disgrâce, Talleyrand s'étant juré, ce jour-là, qu'on ne le reprendrait jamais plus à examiner des manuscrits... — La Guillotine.

Comme je passais devant la loge, avant de gravir l'escalier monumental et délabré, la concierge, qui me reconnut, m'arrêta.

— Monsieur va au second ? — Oui, M. Duroc n'y est pas ? — M. Duroc ?... je me disais bien ; monsieur ne sait pas encore.

— Je ne sais rien ; j'ai été absent. — Quel est-il ? — Est-ce quelque chose à M. Duroc ? — Il est mort voici huit jours.

M. Duroc était un antiquaire de mes amis, qui avait entassé, dans son appartement, près de Saint-Louis en l'île, une collection fort estimable de portraits, tous du XVIIIe siècle, de la fin du XVIIIe et du début du XIXe.

— Au temps où l'Empereur n'en avait pas encore brisé avec lui sur les formes de l'urbanité, il savait esquiver les détails gênants par l'agrément d'un trait d'esprit, qui lui permettait de glisser sur le reste, ou par une flatterie d'autant plus adroite, qu'elle n'avait pas l'air d'en être une.

— Monsieur de Talleyrand, on prétend que vous êtes fort riche. — Oui, sire. — Mais extrêmement riche. — Oui, sire. — Comment avez-vous fait ?

— Il est vrai, sire ; mais j'ai racheté la veille du 18 Brumaire tous les fonds que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le lendemain.

— On n'en fait encore rien. Un matin, sa femme de ménage, à peine arrivée, est redescendue dans notre loge, comme une folle.

— Qu'est-ce que vous avez, madame Marie ? que je lui ai dit. — Venez vite, qu'elle me répondit ; je crois que M. Duroc vient de passer.

Madame Moulin devina qu'elle était suivie. Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle.

— Elle aurait beau faire, le suiveur était décidé à poursuivre. Elle pénétra dans une maison pour visiter un appartement qu'elle n'avait pas l'intention de louer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

UN CONQUÉRANT.

— Quel portrait, demandai-je, avec une certaine angoisse que je ne m'expliquais pas moi-même ? — Eh bien ! celui qui l'avait acheté en dernier, parli, le portrait de la dame guillotinée en quatre-vingt-treize.

— Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle. C'était un jeune homme brun, élégant, l'air pas bête et content de soi.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Quel portrait, demandai-je, avec une certaine angoisse que je ne m'expliquais pas moi-même ? — Eh bien ! celui qui l'avait acheté en dernier, parli, le portrait de la dame guillotinée en quatre-vingt-treize.

— Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle. C'était un jeune homme brun, élégant, l'air pas bête et content de soi.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

Qu'importe que ce soit un peu plus tôt ? Il n'avait pas de famille, son existence n'était nécessaire à personne. Il résolut de rester mort.

— Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle. C'était un jeune homme brun, élégant, l'air pas bête et content de soi.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

Décédé par Persuasion

Comme il parcourait négligemment les journaux, Jacques Dubois, le romancier bien connu, fit un brusque haut-le-corps.

— Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle. C'était un jeune homme brun, élégant, l'air pas bête et content de soi.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

Martin-pêcheur pêché.

L'histoire que voici est peut-être unique dans les annales de la pêche.

— Elle risqua un coup d'œil dans la glace d'une boutique pour voir quel était l'imbécile qui s'obstinait à marcher derrière elle. C'était un jeune homme brun, élégant, l'air pas bête et content de soi.

— Elle haussa les épaules : — J'ai trop l'habitude de Paris pour avoir des illusions ; il est impossible à une honnête femme de faire trois pas dans la rue sans qu'un malotru se permette de l'aborder.

— Vous ai-je abordée dans la rue ? Je suis trop bien élevée, madame, pour risquer une telle familiarité. — Parfait ! mais vous voyez maintenant que vous avez fait fausse route et vous n'avez plus qu'à vous retirer.